

# CONTRE-BOMBARDE 32

Le supplément du bulletin de l'Association Boëllmann-Gigout  
Feuille d'information à parution variable non réservée exclusivement aux adhérents de l'Association !  
22, rue Montgallet 75012 PARIS  
Tél. : 01 43 40 22 61 – ISSN 1620-303X  
E.mail : boellmann-gigout@orange.fr  
N° 37 – janvier 2024 –

## Les manuscrits de nos compositeurs (suite de la saga : 7 manuscrits musicaux de Léon Boëllmann)



Le 1<sup>er</sup> juin dernier, de nombreux trésors musicologiques étaient adjugés lors d'une vente de la maison ALDE – qui porte si bien son nom, en hommage à l'imprimeur vénitien Aldo Manuzio –, sous le marteau de son créateur et animateur maître Jérôme Delcamp.

Parmi les livres et les partitions présentés, se trouvait une partie de la prestigieuse bibliothèque de notre très regretté ami Dominique Chailley (1942-2020).

Puis venaient les autographes, avec quelques lots phares : un manuscrit de 2 pages de Ludwig van Beethoven, un exemplaire du premier livre du *Clavecin bien tempéré*, édité par Richault, annoté par Frédéric Chopin, un manuscrit inédit de 4 pages pour harmonium, *Andante et Prière*, de César Franck, des manuscrits d'Olivier Messiaen. La vente s'achevait par la dispersion de la collection André Tubeuf, avec notamment une photo signée de Johannes Brahms et une de Gustav Mahler avec envoi.

Le lot 91 a été acquis par notre association. Voici sa description au catalogue.

Léon BOËLLMANN (1862-1897). 7 MANUSCRITS MUSICAUX autographes (dont 3 signés) ; 36 pages in-fol. montées sur onglets, en un vol. demi-chagrin prune (mors et coiffes frottés).

Recueil de mélodies, en partie inédites, du grand organiste.

*Conseils d'Avril* (4 pp.), mélodie chant et piano, sur une poésie de Paul Collin, dédiée « à Monsieur Ed. Clément, de l'Op. com. ». *Dites-lui* (3 pp.), mélodie chant et piano, sur une poésie de R.G. Lévy, avec 8 mesures biffées et refaites sur un feuillet joint. *Notre amour* (titre et 6 pp., mélodie chant et piano, sur une poésie d'Armand Silvestre, datée en fin « Mars [18]93 ».

*Trois Poésies du Cte de Villiers de l'Isle-Adam* (titre et 11 pp.). Le compositeur précise en page de titre qu'il s'agit de l'opus 26, dédié « à Madame Jeanne Remacle ». Trois mélodies pour chant et piano : I *L'Aveu*, II *Éblouissement*, III *Adieu*. Quelques corrections et annotations au crayon bleu...

*Menuet* (4 pp.). Duo vocal entre Berthe et Chatenay, avec accompagnement de piano : « Gravement, noblement on s'avance »... *Air de Léandre* : « Célie à ta fenêtre » ... (3 pp.), chant et piano, Allegretto piano et chant (une déchirure réparée).

*Couplets de Léandre* : « Combien ta fourberie a perdu sa gaieté » ... (3 pp.). Air inachevé, avec accompagnement de piano ; l'accompagnement est à peine esquissé en dernière page, qui se termine sur « etc. ».

\*\*\*\*\*

Si depuis 1977 le parcours de ce document n'a pu être établi, il provient indubitablement du fonds musical de Marie-Louise Boëllmann-Gigout (1891-1977), conservé à son domicile 113 avenue de Villiers jusqu'à son décès.

Le manuscrit chant et piano, sans date, de la mélodie *Notre amour*, – dont le texte avait également été mis en musique par Gabriel Fauré –, est conservé à la BnF. Notre manuscrit est celui de la version avec violoncelle obligé. Il porte la date de « Mars 93 ». C'est cette version qui avait été interprétée en septembre 1997 lors du concert d'Ensisheim pour célébrer le centenaire du décès du compositeur.

Le mélodiste à son apogée intitule *Trois Poésies du Cte de Villiers de l'Isle-Adam* l'ultime manuscrit préparatoire de ce cycle de trois mélodies dont le titre définitif sera *Conte d'amour – Poésie de Villiers de l'Isle-Adam op. 26 (L'Aveu, La Nuit – autre titre retenu par Boëllmann –, L'Adieu)*, manuscrit conservé à la BnF et édité chez Baudoux en mars 1896. Depuis 30 ans, nous affirmons avec force que ce triptyque est l'un des chefs-d'œuvre du genre. Un rendez-vous a été pris en 2027 pour l'enregistrement de ces merveilles avec le soutien de la Fondation Bru Zane.

Le *Menuet* est écrit pour la comédie-vaudeville *Embrassons-nous, Folleville !* (1850) d'Eugène Labiche et Auguste Lefranc. C'est le titre même de cette pièce à succès qui a laissé l'expression ironique désignant des démonstrations d'amitié ou de joie qui permettent d'oublier certains différents ou occultent certaines difficultés. Dans la scène VI, Berthe, fille du Marquis de Manicamp, apprend au Vicomte de Chatenay à danser le menuet... Boëllmann s'intéressait donc, lui aussi, au Théâtre.

Nous ne sommes pas parvenus à identifier l'auteur du texte de l'*Air de Léandre*. Un concours est lancé auprès de vous, chers lecteurs ! Le poète est probablement un barbu du dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle... Les indices sont Léandre, Célie, la mandoline, la tourterelle, les sous-bois et leurs mousses (texte en fin de ce numéro). Merci par avance de votre aide !

Ce bel ensemble de 7 manuscrits reliés de Léon Boëllmann a été acquis dans le cadre de notre politique de don à la BnF, en partie grâce à la générosité des adhérents fidèles de l'association. Qu'ils en soient une fois de plus vivement remerciés ! Il ira rejoindre prochainement le fonds Boëllmann du département de la musique, qu'il complètera admirablement.

## **La musique d'orgue à l'église, J.S. Bach : quelques considérations de Camille Saint-Saëns**

À l'aurore de ma jeunesse, je l'aimais beaucoup, ce vieil Opéra-Comique, en dépit de mon culte pour les Fugues de Sébastien Bach et les Symphonies de Beethoven.

Camille SAINT-SAËNS, *Portraits et Souvenirs* (1900), p. 169.

Ne cherchez donc pas l'ascète chez Gounod, le catholique romain, le fidèle de Saint-Pierre et des basiliques de la Ville Éternelle. Nos modernes esthètes, épris de préraphaélisme flamand, ne sauraient se plaire en sa compagnie ; elle n'est pas faite pour eux, nourris qu'ils sont de protestantisme, par Sébastien Bach et incapables de savourer le goût tout spécial du catholicisme, en dépit de leur culte artificiel pour Palestrina, sorte de paléontologie musicale. On serait malvenu à leur dire que le style de Sébastien Bach, en pleine floraison dans ses cantates allemandes, dans les Passions, ne saurait s'harmoniser avec les textes latins, et que sa fameuse *Messe en Si mineur*, en dépit de ses splendeurs musicales et des efforts de l'auteur pour modifier sa manière, n'est pas une messe : ils ne pourraient le comprendre et crieraient au sacrilège. Aussi n'essaierai-je pas de les convaincre ; ce serait imiter les jongleurs japonais, lorsqu'ils donnent au public européen, dans leur langue maternelle, le programme de leurs exercices...

Camille SAINT-SAËNS, *Portraits et Souvenirs* (1900), p. 71-72

Pour tirer d'un grand instrument tout le parti possible, il faut d'abord le connaître à fond, ce qui ne saurait se faire en un jour [...] car il n'y a pas deux instruments pareils au monde ; l'orgue n'est qu'un thème aux variations innombrables, déterminées par la place dont le facteur dispose, par le chiffre des sommes mises à sa disposition, par ses inventions, par son caprice. Avec le temps seulement un organiste peut arriver à connaître son instrument « comme sa poche », à s'y mouvoir inconsciemment comme le poisson dans l'eau, n'ayant plus à se préoccuper que de la question musicale. Et alors, pour jouer librement avec les couleurs de son immense palette, il n'est qu'un moyen : se lancer hardiment dans l'improvisation.

Or, l'improvisation, gloire de l'École française, a été dans ces derniers temps, battue en brèche, de par l'influence de l'École allemande. Sous prétexte qu'une improvisation ne saurait valoir les chefs-d'œuvre des Sébastien Bach, des Mendelssohn, on en a détourné les jeunes organistes.

Cette manière de voir est funeste, parce qu'elle fausse ; c'est tout simplement la négation de l'éloquence. Se figure-t-on ce que seraient la Tribune, la Chaire, le Barreau, si l'on n'y entendait que des discours appris par cœur ? Ne sait-on pas que tel orateur, tel avocat éblouissant quand il prend la parole, perd son éclat dès qu'il met la plume à la main ? Le même phénomène se reproduit en musique. Lefébure-Wely, qui fut un merveilleux improvisateur, (j'en puis parler, je l'ai entendu) n'a laissé que des morceaux d'orgue insignifiants ; et j'en pourrais citer parmi nos contemporains qui ne se révèlent entièrement que dans l'improvisation. L'Orgue est un évocateur : à son contact, l'imagination s'éveille, l'imprévu sort des profondeurs de l'inconscient ; c'est tout un monde, toujours nouveau et qu'on ne reverra plus, qui surgit de l'ombre, comme sortirait de la mer, pour y rentrer ensuite à jamais, une île enchantée.

Au lieu de cette féerie, que voyons-nous trop souvent ? Quelques morceaux de Bach ou de Mendelssohn répétés à satiété : morceaux fort beaux, assurément, mais morceaux de concert, déplacés dans un Office catholique, avec lequel ils ne s'accordent point ; morceaux écrits pour d'anciens instruments auxquels ne s'appliquent point ou s'appliquent mal, les ressources de l'orgue moderne ; et l'on croit ainsi avoir réalisé un progrès !

Je sais bien ce qu'on peut dire contre l'improvisation. Il y a de mauvais improvisateurs, dont le jeu n'a aucun intérêt. Mais il y a aussi des prédicateurs et même des députés, qui parlent fort mal. Cela ne fait rien à l'affaire. Une improvisation médiocre sera toujours supportable, si l'organiste est pénétré de cette idée que la musique, à l'église, doit s'accorder avec l'Office, aider au recueillement et à la prière ; et si l'orgue, dans cet esprit, bruit harmonieux plutôt que musique précise, ne fait rien entendre qui soit digne de l'écriture, il en sera de lui comme de ces vieux vitraux dont on a peine à distinguer les figures et qui nous charment plus que les plus beaux vitraux modernes. Cela vaudra mieux, quoi qu'on en dise, qu'une Fugue d'un grand maître, attendu qu'il n'y a rien de bon, en art, que ce qui est à sa place.

Aussi, pendant les quelques vingt ans que j'ai tenu l'orgue de la Madeleine, ai-je improvisé presque toujours, me laissant aller au hasard de ma fantaisie ; et ce fut une des joies de mon existence.

Mais il y avait une légende, j'étais le musicien sévère, austère ; et l'on avait fait croire au public que je jouais continuellement des fugues ; si bien qu'une jeune fille, en passe de se marier, vint me supplier de ne pas en jouer à sa messe de mariage.

Il est vrai qu'une autre me demanda de lui faire entendre des marches funèbres. Elle voulait pleurer à son mariage, et n'en ayant nulle envie, comptait sur l'orgue pour lui faire venir les larmes aux yeux.

Mais ce cas fut unique en son genre : d'ordinaire, c'est de ma sévérité qu'on avait peur ; cette sévérité était pourtant bien tempérée.

Un jour, un des vicaires de la paroisse se mit à m'endoctriner sur ce point. Le public de la Madeleine, me dit-il, est composé en grande majorité de personnes riches, qui vont souvent à l'Opéra-Comique ; elle y ont contracté des habitudes musicales qu'il convient de respecter.

– Monsieur l'abbé, lui répondis-je, quand j'entendrai dire en chaire le dialogue de l'Opéra-Comique, je ferai de la musique appropriée : mais pas avant.

En ce temps-là, on était gai à la salle Favart.

Camille SAINT-SAËNS, « L'orgue », in *L'Écho de Paris*, 8 janvier 1911.

Alors... improvisons !

---

ASSOCIATION BOËLLMANN-GIGOUT  
22, rue Montgallet 75012 PARIS  
COTISATION POUR L'ANNÉE 2024

Nom, Prénom :

Adresse :

Tél :

Profession :

déclare soutenir l'action de l'Association Boëllmann-Gigout et verse à titre de cotisation pour l'année 2024 la somme de :

- |                      |                  |
|----------------------|------------------|
| ◇ Membre actif       | 20 €             |
| ◇ Membre donateur    | 30 €             |
| ◇ Membre bienfaiteur | à partir de 60 € |

Je règle le montant de ma cotisation par chèque à l'ordre de « Association Boëllmann-Gigout »

Léandre

Lorsque je fais vibrer ton âme harmonieuse,  
O chère mandoline, en mon vœu accablé  
Vient murmurer soudain la voix mystérieuse  
Qui fait chanter en moi le refrain du passé.

Célie à ta fenêtre, vais-je te voir paraître ?  
Les parfums de la brise viennent pour t'embaumer.  
Et mon âme se brise à force d'espérer  
Et mon âme se brise à force d'espérer.

La blanche tourterelle vient pour te contempler  
et prendre sur son aile l'ardeur de mon baiser  
La blanche tourterelle vient pour te contempler  
Et prendra sur son aile l'ardeur de mon baiser.

Couplets de Léandre

Combien ta fourberie a perdu sa gaité  
La fleur épanouie est morte avec l'été.  
Les fleurs fugitives, les parfums des sous-bois  
Et les chansons plaintives sont l'écho d'autrefois.

Souvenons-nous de nos anciennes marguerites  
Berceuses de nos douleurs  
Qui redisent les choses dites  
Comme l'écho de notre cœur.

Les senteurs en sont douces et tendre à mon cœur  
Comme un parfum de mousses, comme un baiser de sœur  
Qu'importe leurs années leurs douces harmonies,  
Muettes et fanées, sont chères et bénies.

Soyons moins fous etc.